

# **L immigration comme levier de l ecriture chez Fatou Diome**

## **Résumé :**

La présente recherche essaie d'appréhender comment, dans l'écriture de la Franco-sénégalaise Fatou Diome, le thème de l'immigration resurgit et laisse augurer dans l'esprit du lecteur, la cristallisation d'une obsession scripturale. La fabrique du récit chez cette romancière se traduit comme une sorte de palimpseste où, tel le hoquet, la thématique de l'immigration et tous ses corollaires, constituent un prétexte à son écriture sans cesse remanié. L'objectif de cette étude est de démontrer que l'accrochage nombrilique de l'auteure à cette thématique participe d'une volonté manifeste de dénoncer les dérives sociétales liées aux aléas de l'immigration. L'hypothèse de cette réflexion est que l'œuvre fictionnelle de Fatou Diome se présente comme un miroir qui reflète à la société contemporaine sa propre fange. C'est ainsi que l'étude convoque l'approche sociocritique en vue d'élucider les comportements des personnages, ainsi que les enjeux sociaux qui articulent l'univers des récits étudiés, à savoir *La Préférence nationale*, *Le Ventre de l'Atlantique*, *Celles qui attendent* et *Inassouvies, nos vies*. Il ressort de l'analyse que le réel dans l'écriture diomienne se prête à lire comme une boutade contre les stéréotypes sociaux en vogue dans la société contemporaine.

**Mots clés :** écriture, immigration, stéréotypes raciaux, effet-prétexte.

**Title:** Immigration as a lever for writing for Fatou Diome

**Abstract:** The present research attempts to understand how, in the writing of the Franco-Senegalese Fatou Diome, the theme of immigration resurfaces and augurs in the reader's mind the crystallization of a scriptural obsession. The making of the narrative in this novelist translates into a kind of palimpsest where, like a hiccup, the theme of immigration and all its corollaries constitute a pretext for her constantly reworked writing. The objective of this study is to demonstrate that the author's navel-gazing attachment to this theme is part of a manifest desire to denounce the societal excesses linked to the vagaries of immigration. The hypothesis of this reflection is that Fatou Diome's fictional work is presented as a mirror that reflects its own mire to contemporary society. This is how the study summons the sociocritical approach to elucidate the behaviors of the characters as well as the social issues that articulate the universe of the stories studied at its "*La Préférence nationale*", "*Le Ventre de l'Atlantique*", "*Celles qui attendent*" and "*Inassouvies, nos vies*". It emerges from the analysis that the real in Diom's writing lends itself to being read as a joke against the social stereotypes in vogue in contemporary society.

**Keywords :** writing, immigration, racial stereotypes, pretext effect.

## INTRODUCTION

Une lecture minutieuse de la plupart des œuvres romanesques de la Franco-sénégalaise Fatou Diome laisse apercevoir le resserrement de l'écriture autour de la thématique de la migration. D'abord, émigrer à tout prix reste le désir constant des personnages qui peuplent le sociotexte construit. Ensuite, s'intégrer vaille que vaille dans le pays d'accueil, s'y enraciner en vue de faire son propre bonheur, puis celui des siens restés en Afrique, constitue le summum de l'aventure. On peut parler d'homogénéité thématique dans l'écriture de Fatou Diome dans la mesure où les thèmes de l'émigration/immigration deviennent récurrents. Ainsi, de façon quasi monomaniaque, ces thèmes sont traités dans *La Préférence nationale*, *Le Ventre de l'Atlantique*, *Celles qui attendent* et *Inassouvies, nos vies*, entre autres. La permanence du sujet nous autorise à penser à une sorte de palimpseste que la romancière n'a cessé de regratter pour structurer son projet scriptural. L'objectif de cet article est de démontrer que l'immigration sert de levier d'écriture pour la romancière Fatou Diome. Il s'agit de montrer comment, d'une œuvre à l'autre, les affres de la migration, à savoir la confrontation de discours racistes teintés de haine et de raillerie, l'idéalisation à outrance de l'ailleurs, les déboires et difficultés d'insertion ou d'intégration, puis la solitude, sont mis en texte par le récit. Dans cette perspective, notre travail analyse les quatre œuvres évoquées précédemment sous l'angle de l'approche sociocritique qui permet de comprendre davantage la problématique de l'immigration en corrélant la société du roman et le fléau social réel que vivent les immigrés dans la société de référence, notamment la France. Ainsi, notre étude s'articule autour de quatre axes. Dans un premier temps, nous analysons les traces du discours raciste dans *La Préférence nationale* comme résultantes de la confrontation de l'être du migrant avec son nouveau monde d'accueil. Ensuite, nous nous attachons à la question de l'idéalisation de l'émigration/immigration dans *Le Ventre de l'Atlantique* au sein des pays de départ. Par ailleurs, nous scrutons la cristallisation de cette idéalisation dans *Celles qui attendent*. Enfin, nous montrons comment, dans *Inassouvies, nos vies*, la solitude peut rogner le quotidien de l'immigré et altérer la qualité de vie.

### **1. La Préférence nationale : une satire des préjugés racistes**

Dans son premier récit romanesque intitulé *La Préférence nationale*, Fatou Diome se place dans la posture d'une écriture pamphlétaire sur les clivages ethnocentristes ou racistes. En effet, ce recueil de nouvelles dont le cadre est l'univers social français, retrace le parcours d'une étudiante originaire du Sénégal et demeurant à Strasbourg. Ce qui donne la latitude à l'auteure de refléter les différentes facettes de l'image du Noir telle que perçue la société française. La narratrice évoque, dès son arrivée sur le sol français, son saisissement, son

100 angoisse de devoir s'assumer en tant que Noir dans les rues de Strasbourg pendant les jours  
101 d'été :

102 L'été arriva après s'être fait désirer durant de longs mois. Sans une once de pudeur, il  
103 dévoila ses formes. Il s'exprimait avec arrogance dans les beaux corps, et feignait de gêne  
104 dans les plus ingrats. Chacun se vit affublé de sa carte d'identité organique. On ne traina  
105 plus de manteaux, d'échappes, de gants et de bottes, mais la totalité de ses origines, sa  
106 peau. Certains portèrent la leur comme un trophée, d'autres comme une croix.

107 Parée de la mienne, je traversai la ville en songeant aux arguments qui pourraient séduire  
108 la personne avec laquelle j'avais pris rendez-vous. Il était onze heures et j'allais à un  
109 entretien d'embauche pour du baby-sitting. Dans la rue, je marchais vite, mais j'avais  
110 l'impression que les gens me regardaient plus que d'habitude. Soudain, j'eus envie d'être  
111 invisible. Je me demandais pourquoi ces regards insistants qui semblaient tout à la fois  
112 me bousculer et m'interroger. (F. Diome, p. 2001, p. 58-59).

113 Comme nous pouvons le constater, Satou, se sent jugée par les regards interrogateurs et  
114 accusateurs des Blancs, elle sent sa liberté s'effriter, d'où l'usage du morphème « croix » qui  
115 évoque la souffrance intérieure, la charge émotionnelle. Malgré son style vestimentaire  
116 intégrateur, Satou se sent foudroyée par les regards qui « bousculent » sa quiétude, son  
117 assurance. Comme dirait, Jean-Paul Sartre dans *Huis clos*, « l'enfer, c'est les autres ». Et cette  
118 attitude des Blancs vis-à-vis de Satou n'est que la résultante des stéréotypes, jugements  
119 sommaires, idées préconçues qui sont attachés au Noir :

120 Le visage, réceptacle de gènes et de culture, une carte d'immatriculation raciale et  
121 ethnique. Voilà donc pourquoi on me regardait tant : l'Afrique tout entière, s'était  
122 engouffrée en moi, et mon visage n'était plus le mien mais son hublot sur l'Europe. (F.  
123 Diome, 2001, p.59).

124 Il faut souligner que les préjugés interfèrent dans les relations entre Blancs et Africains sont  
125 nés depuis la rencontre colonialiste et sont encore d'actualité. Ils peuvent se manifester avec  
126 plus d'acuité à travers dans le regard réprobateur que le Blanc porte sur le Noir en situation  
127 d'immigration. La pensée raciste se nourrit de la peur de l'étranger. D'ores et déjà, nous  
128 pouvons en déduire que les préjugés racistes sommeillent en tout homme (blanc ou noir), le  
129 racisme latent peut resurgir à travers l'expression du visage. Certes, ce type d'agression est  
130 non violent, mais dissimulé par le mutisme ou l'acceptation tacite de l'étranger.

131 Or, comme le mentionne Vincent Jouve (2001, p. 10) dans *La Poétique des valeurs*, le regard  
132 peut se charger de différentes connotations selon le champ de référence :

133 La codification du regard répond à des critères assez précis. Il y a le « bien regarder » et  
134 le « mal regarder », ligne de partage que l'on retrouve dans des domaines aussi variés que  
135 la contemplation esthétique, l'enquête policière, l'expédition aventureuse, la survie en  
136 milieu hostile, la découverte d'un territoire inconnu ou l'apprentissage de l'enfant faisant  
137 ses premiers pas dans la vie. On peut distinguer, quel que soit le champ de référence, le

138 regard licite, le regard stupide et le regard intelligent, le regard angoissé et le regard  
139 serein, le regard cruel et le regard aimant, le regard humble et le regard dominant, etc.

140 À la suite de Vincent Jouve, nous pouvons affirmer que Satou subit un « mal regarder »,  
141 puisqu' elle est victime d'un regard à la fois illicite, réprobateur et dénonciateur. C'est un  
142 regard teinté de mépris hautain et de dédain qui semble revendiquer une certaine justice face à  
143 l'injustice de la présence de la Négrresse sur le territoire français.

144 Plus loin dans le texte, au cours de l'entretien d'embauche, la narratrice se rendra compte des  
145 mobiles du regard foudroyant porté sur elle par la rue. En effet, Jean-Charles, répond à son  
146 épouse Géraldine qui lui présente Satou comme la potentielle future baby-sitter de leurs  
147 enfants : « Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec ça ? » (F. Diome, 2001, p. 62).

148 Le « ça » qui renvoie à la Négrresse révèle plusieurs intentions cachées de cet homme blanc.  
149 L'emploi du terme « ça » connote une pensée de chosification. Satou, jeune femme noire, est  
150 assimilée à la naïveté, à l'idiotie. Ses compétences sont niées sans même l'avoir mise à  
151 l'essai. C'est l'expression de racisme, du préjugés « sous-homme », « sous-capable ».  
152 Comment une Négrresse peut-elle bien s'occuper des enfants blancs ? Voilà l'aveuglement  
153 auquel peut conduire la pensée raciste. Et comme le souligne Tahar Ben Jelloun (2018, p. 9)  
154 dans la préface auctoriale à la réédition de son essai *Le Racisme expliqué à ma fille* :

155 Le racisme est là où prospère l'homme.  
156 Là où les sentiments se confrontent et se font la guerre.  
157 Sentiment de supériorité.  
158 Sentiment de puissance qui autorise l'homme à mépriser d'autres hommes qui ne lui ont  
159 pourtant rien fait.  
160 Le sentiment d'être autorisé à porter des jugements de sur des différences que l'homme  
161 traite comme autant de signes d'inégalité.  
162 Sentiment de se sentir plein de pouvoir parce que plein d'or et d'argent.

163 Même Géraldine, l'épouse qui insiste en vue de recruter Satou n'est guère délivrée des  
164 préjugés racistes, des stéréotypes affublés aux Noirs, car les stéréotypes ont généralement la  
165 vie dure. Mais ce qui la préoccupe, c'est comment bien tirer parti de la baby-sitter. L'aspect  
166 pragmatique de la situation prend le dessus et l'engage davantage. C'est pourquoi elle  
167 déclare :

168 Et puis ces gens-là sont travailleurs et plus obéissants, ça n'a rien avoir avec les chipies  
169 de chez nous. Tu te rappelles celle de l'année dernière, elle nous a trainés aux  
170 prud'hommes pour nous soutirer du fric ; au moins avec celle-là, nous serons tranquilles.  
171 Je vais l'embaucher. Ma copine Anita en a une comme ça, et elle obéit au doigt et à l'œil,  
172 elle fait tout dans la maison. (F. Diome, 2001, p. 65).

173 Un autre argument milite en faveur du choix de Géraldine : engager une Noire comme baby-  
174 sitter, pense-t-elle, offre à l'employeur l'avantage de ne pas s'embarrasser des questions de  
175 respects de droits humains ou d'étouffer toute velléité de révolte. Nous observons là une  
176 certaine gradation ascendante de la dévalorisation du « Nègre » dans la mentalité blanche  
177 puisque, du regard réprobateur, on en arrive aux propos dédaigneux et chosifiant. Hormis  
178 cette catégorie de « racistes moyens » comme Jean-Charles et Géraldine, on peut identifier  
179 dans *La Préférence nationale*, une classe de racistes assez radicaux. Pour ceux-ci, le Nègre ne  
180 pourrait réaliser aucun exploit dans la vie, son existence ne serait pas meilleure à celle d'un  
181 singe. Décortiquons à cet effet le dialogue suivant entre Satou et une caissière en quête d'un  
182 répétiteur :

- 183 - Mon vis-à-vis scruta le papier, puis me le rendit en disant :
- 184 - Je veux une personne de type européen ; et relevant son menton en pointe de truelle, elle  
185 ajouta : je ne veux pas qu'on me bousille l'éducation de mon enfant. (...).
- 186 - Au revoir madame, mais si vous aviez ce que j'ai dans la tête, vous ne seriez pas  
187 caissière au supermarché.
- 188 - Revenez, me cria-t-elle, vous n'avez pas payé votre consommation.
- 189 - Non, lui dis-je dans une grimace, à vous l'honneur madame, ce sont les frais de  
190 déplacement ; la bonne caissière que vous êtes n'ignore pas que tout se paye, mêmes les  
191 services des personnes de couleur, comme on dit chez vous. (...).
- 192 - Rentre dans ta forêt ! (F. Diome, 2001, p. 83).

193 L'attitude de la caissière confirme l'idée préconçue qu'elle a de l'indigène : un être dont les  
194 capacités intellectuelles sont amoindries, un sous-homme, un rejeton de la dernière race selon  
195 la classification pseudo-scientifique de la hiérarchisation des races, le relais le plus connu  
196 celui de Joseph-Arthur Gobineau dans *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Décrivant  
197 l'indigène américain, Gobineau (1967, p. 295) affirme sans ambages :

198 En un mot, l'indigène américain, antipathique à ses semblables, ne s'en rapproche que  
199 dans la mesure de son utilité personnelle. Que juge-t-il rentrer dans cette sphère ? Des  
200 effets matériels seulement. Il n'a pas le sens du beau, ni des arts ; il est très borné dans la  
201 plupart de ses désirs, les limitant en général à l'essentiel des nécessités physiques.  
202 Manger est sa grande affaire, se vêtir après, et c'est peu de chose, même dans les régions  
203 froides. Ni les notions sociales de la pudeur, de la parure ou de la richesse, ne lui sont  
204 fortement accessibles.

205 On comprend bien la déduction de la narratrice quand elle stipule qu'« Après tout, ce ne sont  
206 que les sottises des grands qui abrutissent les plus petits » quand on sait que Joseph-Arthur  
207 Gobineau fut diplomate de son pays, donc un intellectuel de renom, une certaine voix  
208 autorisée. Malheureusement, les voix dites autorisées peuvent faire preuve d'une étroitesse

209 d'esprit, car aveuglées elles aussi par les préjugés et stéréotypes qui nourrissent leurs  
210 spéculations empiriques. Cela rejaillit sur le menu peuple comme c'est le cas ici de ce  
211 modeste boulanger Blanc, Alsacien d'origine, lance à Satou : « - Mais pourquoi fous n'allez  
212 pas donc pas travailler chez fous » (2001, p.79) après lui avoir refusé l'emploi. Cette image  
213 dévalorisante de la Nègre apparaît dans l'écriture de certains écrivains français de l'époque  
214 coloniale au rang desquels on peut citer Pierre Loti, notamment à travers le portrait aussi bien  
215 moral que physique du personnage de Fatou Gaye dans *Le Roman d'un spahi*.

216 Il résulte de notre analyse que le racisme est la question centrale liée à l'immigration telle que  
217 traitée dans *La Préférence nationale*. Nous pouvons affirmer qu'au-delà de la diégèse, Fatou  
218 Diome est profondément marquée par le phénomène raciste depuis son arrivée en France.  
219 Ainsi, son écriture prend une dimension autoréférentielle, comme le confirme le paratexte.  
220 Selon la quatrième de couverture de ce recueil de nouvelles, ainsi que les informations  
221 épitextuelles vérifiables, Fatou Diome est arrivée en France dans les bras d'un Alsacien  
222 qu'elle a croisé au Sénégal. Mais une fois en France, son époux va divorcer d'elle sous  
223 pression de ses parents racistes. Aujourd'hui encore, Fatou Diome est célibataire et semble en  
224 vouloir toujours à son ex-belle famille. En guise d'illustration, découvrons ce récit de pensées,  
225 tiré de *La Préférence nationale* :

226 Tu devrais me demander pourquoi j'en arrive à convoiter ton sale boulot. En fait, deux  
227 années durant mon vagin a fait la révérence à une queue comme la tienne, un sexe  
228 français plastifié qui ne m'a laissé que ses morpions. Un spermatozoïde de lui, un seul qui  
229 se serait égaré dans mon utérus aurait donné à la CAF une raison de pourvoir à ma  
230 subsistance, ou plutôt, de nourrir le petit aux gènes français et je ramasserais les miettes  
231 pour survivre. Mais tel n'est pas le cas : mes sentiments m'ont exilée et la préférence  
232 nationale de ma belle-famille a eu raison de mes rêves de liberté. Au revoir monsieur. (F.  
233 Diome, 2001, p. 79).

234 On le voit bien, Fatou Diome dénonce dans ce passage l'ingratitude de son conjoint à qui elle  
235 faisait « révérence » totale, notamment sur le plan sexuel. Le souvenir de cette servitude  
236 volontaire l'angoisse. Elle exprime sans ambages son regret d'avoir ouvert toute son intimité  
237 et de s'être laissée « user » et « abuser » par son partenaire blanc indigne dont elle n'a pu tirer  
238 une progéniture qui aurait été une consolation certaine.

239 Dans le même sillage, Satou s'en prend à un Alsacien qui l'a vexée en l'interrogeant  
240 ironiquement : « Mais pourquoi vous n'allez pas travailler chez vous ? » (F. Diome, 2001,  
241 p.79), alors qu'elle sollicitait un poste de boulangère suite à une annonce préalable. En fait, en  
242 France comme l'évoquait Tahar Ben Jelloun (2018), les racistes font croire que s'il y a une  
243 crise économique c'est dû aux étrangers, qu'ils accusent de prendre le travail et le pain des

244 Français. Le racisme apparaît donc comme le prétexte sous-jacent à l'écriture de *La*  
245 *Préférence nationale*. Il répond à intentionnalité manifeste de fustiger les clichés racistes dont  
246 les Blancs affublent les Noirs.

247 Cependant, il importe de préciser que ce racisme vécu par Satou, « personnage le plus proche  
248 de l'auteure », Fatou Diome, est lié non seulement à la répréhension que certains Occidentaux  
249 ont du Noir, mais aussi et surtout à son statut d'immigrée perçu comme une menace  
250 identitaire. Satou, comme l'écrivait Philippe Hamon (1984. P. 47), « c'est le personnage que le  
251 lecteur soupçonne d'assumer et d'incarner les valeurs idéologiques « positives » d'une société  
252 à un moment donné de son histoire. (...) il renvoie à l'espace culturel de l'époque (...) et sert  
253 au lecteur de point de référence et de « discriminateur » idéologique. » Car, en traitant de  
254 l'immigration, Fatou Diome tente de remuer dans la fange de la société française en  
255 dénonçant en filigrane les dérives sociales, et en envisageant la restauration d'une humanité  
256 plus humaine, tournée vers un idéal d'égalité et de justice sociale. Elle place ainsi son œuvre  
257 dans une perspective axiologique. En un mot, *La Préférence nationale*, comme le suggère le  
258 titre donne la précellence aux Franco-français. Malgré cette vérité, les peuples africains  
259 continuent à rêver d'émigration, comme tremplin pour entrer dans l'Eldorado

## 260 **2. L'Africain face aux appels de l'émigration dans *Le Ventre de l'Atlantique***

261 La lecture du *Ventre de l'Atlantique* permet d'appréhender l'épineuse question de  
262 l'émigration/ immigration, surtout clandestine. En effet, une analyse minutieuse de la vision  
263 des principaux acteurs dans cette œuvre révèle que le projet de s'accomplir grâce à la  
264 traversée de l'Atlantique demeure le nœud du programme narratif de la plupart d'entre eux.  
265 Or, généralement, on reconnaît à la masse juvénile la propension à rêver de larges aventures.  
266 Mais, l'on observe une situation assez différente dans *Le Ventre de l'Atlantique*. L'appel de  
267 l'Occident est entendu par toutes les tranches d'âge et tous les sexes. Tous aspirent à s'ouvrir  
268 au monde, à s'évader de la misère commune qui sévit à Niodior. Ainsi, à Niodior, les jeunes  
269 garçons, avec comme chef de file Madické, sont convaincus que leur succès est  
270 inévitablement garanti une fois qu'ils auront foulé le sol du pays de leur rêve, la France.  
271 Alors, Madické répond à Salie qui y est déjà parvenue et tente de le dissuader :

272 Si tu trouves que c'est mieux de se débrouiller au pays, pourquoi ne reviens-tu pas, toi ? Viens  
273 donc prouver par toi-même que tes idées peuvent marcher. Cette terre où tu veux me garder, oui,  
274 cette terre, ça te dit encore quelque chose, à toi ? Mais non, Mademoiselle ne se sent plus chez elle  
275 ici. Tu veux que je reste ici, et toi, pourquoi t'es partie, toi ? (F. Diome, 2003, p. 223).

276 La réplique de Madické traduit son dégoût pour l'île. Il semble étouffé sur sa terre natale.  
277 Pour lui, Salie qui prétend qu'il est possible de tirer son épingle du jeu en Afrique devrait  
278 servir de modèle en revenant sur ses pas. Le jeune homme trouve même que Salie a « renié »  
279 sa terre ; qu'elle n'a aucune nostalgie du pays laissé derrière elle. L'obliger lui, à garder  
280 patience et y demeurer, c'est faire de lui un prisonnier sur cette terre inculte et infructueuse à  
281 tous égards selon son entendement. Prenant appui sur cette position de Madické, on peut  
282 convenir avec Virginie Brinker qui pense, à travers son article intitulé « L'écriture comme  
283 cire chaude entre les cloisons des deux bords » que dans *Le Ventre de l'Atlantique*, l'exil est  
284 une entreprise motivée par des questions de survie ou de recherche du meilleur. Madické n'est  
285 pas le seul qui trouve que la Métropole française est l'unique et l'authentique porte de sortie  
286 de la misère. Tous les jeunes gens sur l'île rêvent de faire carrière un jour dans les prestigieux  
287 clubs de football occidentaux. Ils sont convaincus qu'ils se feront une renommée tôt ou tard et  
288 ce n'est pas un vieil instituteur comme Ndétare qui pourra les dissuader. Malgré sa mise en  
289 garde quotidienne contre l'immigration clandestine, la réalité actuelle que traversent ces  
290 jeunes rêveurs les détourne du discours de l'instituteur qu'ils trouvent creux. Garoualé, l'un  
291 de ces jeunes gens, invective vivement leur instituteur :

292 - Oui, mais bon, on a quand même besoin de gagner de l'argent. De quoi voulez-vous  
293 qu'on vive, sinon ? Au moins, en France, tu sais concrètement pourquoi tu joues, on te  
294 paie grassement pour ton talent. Il paraît que, là-bas, même ceux, qui ne travaillent pas,  
295 l'État leur paie un salaire. On veut aller en France, et même si on ne fait pas une grande  
296 carrière dans le football, on fera comme ce monsieur qui était à Paris, on pourra toujours  
297 trouver du travail et ramener une petite fortune. (F. Diome, p. 92-93).

298 De toute évidence, Garoualé, tout comme Madické, trouve que leur pays n'offre aucune  
299 chance de survie. Or, sous d'autres cieux, il serait possible de vivre décemment, même quand  
300 on ne travaille pas à plein temps. Même en utilisant l'expression « il paraît que », le  
301 personnage semble éluder le caractère saugrenu de ses propres arguments en faveur de l'exil.  
302 Parlant au nom de tous ses coéquipiers, camarades et amis de l'île, Garoualé tire sa légitimité  
303 du groupe qui défend. D'où l'emploi du pronom neutre « on » qui renvoie tacitement au  
304 pronom personnel « nous ». C'est la preuve que ces jeunes gens communient ensemble,  
305 caressent les mêmes rêves, les ambitions, nourrissent les mêmes projets de vie et sont  
306 irrémédiablement déterminés à changer leur misérable destin par la magie de la traversée  
307 clandestine.

308 La pratique ardue du football par les jeunes insulaires n'est pas, en amont, un simple jeu pour  
309 se distraire, mais une voie prometteuse vers la réalisation de soi. Comme le constatent si bien

310 Merdji Naima et Bennama Mekia (2023, p. 28) dans leur article « La voie de la liberté dans la  
311 mythification du football chez Fatou Diome dans *Le Ventre de l'Atlantique* », « Le football  
312 dans l'imaginaire collectif du roman est synonyme d'émigration, de la France, de  
313 millionnaire, de belles épouses et de voitures puissantes, c'est surtout la désertion de la  
314 misère. ». *In fine*, pour ces jeunes gens, le football est un outil de promotion sociale, un  
315 tremplin sûr et fiable vers le succès.

316 Au cœur de son voyage onirique, la jeunesse insulaire peut compter sur l'aile protectrice des  
317 mères elles aussi persuadées que l'émigration de leurs fils constitue un investissement sûr, la  
318 clé magique qui ouvre la porte du trésor. Elles soutiennent indéfectiblement leurs projets, et  
319 n'hésitent pas guère à vendre leurs bijoux les plus intimes pour les assurer les frais de voyage,  
320 comme en témoigne cette description de Salie : « les mères, prêtes à tout afin d'améliorer  
321 l'avenir de leurs fils, se laissaient dépouiller : Adieu parures et boubous de fête ! J'en aurai  
322 d'autres, quand mon fils s'en reviendra d'Europe, enrichi ! » (F. Diome, 2003, p. 115).

323 Par ailleurs, la dynamique qui prévaut sur l'île n'épargne pas non plus les hommes. Les pères  
324 espèrent fermement que leurs fils feront leur bonheur une fois qu'ils s'installeront en  
325 Occident. Dans un courrier qu'il envoie à son fils, le père de Moussa affirme :

326       Voilà plus d'un an que tu es parti France, et jamais tu n'as envoyé le moindre sou à la  
327       maison pour nous aider. Pas un des projets que nous avions fixés à ton départ n'est, à ce  
328       jour, réalisé. La vie est dure ici, tes sœurs sont toujours à la maison. Je me fais vieux et tu  
329       es mon seul fils, il est donc de ton devoir de t'occuper de la famille. Épargne-nous la  
330       honte parmi nos semblables. Tu dois travailler, économiser et revenir au pays. (F. Diome,  
331       2003, p. 103-104).

332 Derrière le ton paternaliste se cache une inquiétude quant à la dévotion du fils envers le père.  
333 En effet, la société africaine admet que le fils a l'impérieux devoir de porter secours à ses  
334 vieux parents. Et il est quasiment impossible de prendre la relève du père, de subvenir aux  
335 besoins de toute la famille, généralement nombreux lorsqu'on manque de ressources. C'est  
336 aussi l'une des raisons qui attisent le désir d'aventure. Réussir en France est l'alternative qui  
337 s'impose au fils. Pour ce vieil homme, il est inconcevable que son enfant qui vit en France  
338 depuis quelques temps ne soit pas en mesure d'envoyer un peu d'argent à sa famille et ne se  
339 préoccupe guère des projets qu'ils avaient envisagé avant son départ. En France, tout semble  
340 aller de soi contrairement à la dureté de la vie sur l'île comme l'insinue le père de Moussa :  
341 « La vie est dure ici ». La réaction du père de Moussa n'est que l'illustration parfaite de la  
342 mentalité des insulaires qui fondent leur espoir sur leurs enfants émigrés. La France, vue  
343 comme « une terre promise » par ces jeunes, est la seule issue sûre et fiable qui puisse

déboucher sur la vue du bout du tunnel et retrouver le sourire. Et c'est à juste titre que Salie s'indigne amèrement qu'« Après tout, des hommes pauvres, prêts à fouiller le ventre de l'océan Atlantique pour trouver leur pitance, il y en aurait jusqu'à la fin des temps ». (F. Diome, 2003, p. 121). D'ailleurs, un vieux pêcheur de l'île s'en prend violemment à l'instituteur Ndétare qui déconseille l'émigration aux jeunes. Convaincu que ces jeunes se perdent au pays, il les invite au voyage promoteur d'une vie meilleure.

L'exil, comme nous l'avons démontré, demeure le centre de l'intrigue du *Ventre de l'Atlantique*. Il est perçu par les personnages comme le seul canal qui conduise de la misère à la richesse. Le désir effréné de l'exil devient une sorte d'exutoire pour ces êtres insulaires. Il reste ancré dans leur imaginaire collectif, dès l'enfance. Se sentant comme étrangers, cernés sur leur propre sol, partir devient un impératif capital pour les personnages insulaires.

Consubstantiellement, la problématique de l'émigration forme un complexe thématique avec la pauvreté, la misère, le rêve, le sacrifice de soi et la désillusion. Il est aisé de constater que le traitement de ce complexe thématique transparaît autant dans *La Préférence nationale* que dans *Le Ventre de l'Atlantique* à travers les programmes narratifs des personnages Satou et Salie. Nous verrons que, dans *Celle qui attendent*, le rêve de l'ailleurs reste une hantise, malgré les témoignages de désillusion de ceux qui sont partis.

### **3. L'immigration comme panacée du succès dans *Celles qui attendent***

Au cœur du roman *Celles qui attendent*, le lecteur redécouvre une société sèrère tout obsédée par l'immigration. L'exil se présente dans cette œuvre comme la seule voie fiable qui mène à la consécration sociale de l'Africain. En effet, pour les habitants de l'île de Niodior, cadre du récit, immigrer en Europe reste indiscutablement la garantie d'une vie accomplie dans toute sa plénitude car, ceux qui ont traversé l'océan, pensent-ils, font généralement fortune en viennent en aide aux siens restés au pays. Ainsi, lorsque l'un des émigrés en vacances sur l'île, celui-là même qui avait offert l'hospitalité à Issa et Lamine en Espagne, rend une visite de courtoisie à la famille de Bougna et Coumba, son accueil devient l'occasion une véritable célébration :

On l'accueillit comme on aurait aimé accueillir le fils absent. Dans la cour où tout le monde le salua bruyamment, on lui installa la meilleure chaise sur le perron. Coumba commença une longue séance de thé, durant laquelle chaque service fut suivi d'une distribution de gâteaux. (F. Diome, 2010, p. 160).

375 La réception réservée à l'émigré est révélatrice du prestige individuel et social voué à son  
376 statut. Il est révééré comme un prince au-dessus de la mêlée de pauvres gens qui arpentent les  
377 rues du village. Du fait qu'il revienne d'Europe, l'émigré acquiert un statut supérieur. D'où  
378 les excès de civilités à son égard. Son statut intrinsèque d'opulent et de « civilisé », est parfois  
379 renforcé par son style vestimentaire qui suscite admiration et respect. On lui réserve la  
380 « meilleure chaise » au sein du cercle familial, car rentrant d'Europe l'immigré ne saurait être  
381 « n'importe qui » aux yeux de cette pauvre famille qui lui est obligée.

382 La même atmosphère de fête et d'admiration béate sera observée, quand Issa rentrera au  
383 bercail. Parti initialement pour l'Espagne, en laissant derrière lui son épouse enceinte, Issa  
384 revient finalement de la France après des péripéties malencontreuses en Italie et en Suisse,  
385 accompagné de sa nouvelle femme blanche et de leurs trois enfants. L'aventure d'Issa, riche  
386 en rebondissements, semble relever d'un exploit qui lui vaut considération et admiration  
387 particulières. C'est ainsi que, dans l'ivresse générale, le Niodiorois lambda s'empresse de le  
388 titiller sur ses déboires et succès au cours de son périple : « Et là-bas, c'était comment, là-  
389 bas ? Tu as visité tous ces pays ? Mon wiyeu ! C'est incroyable ! » (sic) (F. Diome, 2010, p.  
390 197).

391 Il faut observer que l'immigré Issa suscite également l'envie. On l'envie d'avoir conquis le  
392 monde, d'être devenu un « civilisé ». N'avait-il pas humé tour à tour l'air des grands pays  
393 comme l'Espagne, la Suisse, l'Italie et la France ? N'avait-il pas réussi à épouser une femme  
394 blanche, véritable trophée aux yeux des habitants de Niodior ? Au demeurant, seul Issa,  
395 désormais chargé d'expériences multiraciales et transculturelles, pouvait se rendre compte que  
396 les jugements sommaires des villageois sur son prétendu nouveau statut d' « évolué »  
397 reposaient sur des leurres. Malheureusement, le doute était annihilé par la profusion de  
398 cadeaux que l'immigré rapportait. L'Europe ne saurait être perçue autrement que comme un  
399 paradis, car :

400 Coumba et son fils reçurent plein de cadeaux, bien sûr, pas de quoi remplir une pirogue  
401 comme en rêvait le fiston, mais des cadeaux à la hauteur de la culpabilité paternelle. On  
402 aménagea une jolie chambre pour l'intruse et ses petits, loin des poules. Issa donna  
403 beaucoup d'argent à chacun de ses parents et plus encore pour la dépense quotidienne.  
404 Coumba retroussa ses manches. « Pour garder un homme, il faut le tenir doublement par  
405 le ventre », lui avait soufflé une grand-mère le soir de ses noces ; elle ne l'avait pas  
406 oublié. Le sexe et la nourriture, c'est avec ça qu'elle comptait retenir son émigré de retour,  
407 qui ne songeait plus à fêter comme promis leurs noces reportées. Le mariage religieux  
408 suffisait, avait-il déclaré, l'argent servirait à autre chose. (F. Diome, 2010, p. 198).

409 Cet extrait achève de conforter le mythe de l'eldorado auquel villageois s'agrippent. Les  
410 présents reçus allaient combler les attentes de « celles qui attendent ». Issa remplissait alors

411 une mission messianique qui repoussait les portes lugubres de l'enfer et donne accès au  
412 paradis. C'est pourquoi Coumba reste convaincue que son futur conjugal tiendra à coup sûr si  
413 elle arrive à faire briller, à la fois, le génie de l'art culinaire et du kamasoutra qui sommeille  
414 en elle. Qu'en est-il alors de Lamine, le binôme d'Issa, son compagnon de misère d'antan ?

415 Parmi tous les personnages de *Celles qui attendent* qui symbolisent le mirage occidental de la  
416 réussite, Lamine est le plus représentatif. Sa quête débouche sur un succès patent, faisant de  
417 lui la clé bonheur pour les siens. Cela se vérifie dès son retour. Lamine a beaucoup impacté le  
418 quotidien de sa propre famille, de sa belle-famille, sans oublier ses amis et même les ennemis  
419 tapis dans l'ombre. Sa première action a été de rénover la maison de ses parents y ajoutant le  
420 confort nécessaire à une vie décente. Ensuite, il a construit un appartement moderne pour ses  
421 propres besoins, ceux de son, Daba son épouse et leur fille issue de l'infidélité de Daba. Cela  
422 témoigne d'un amour inconditionnel, et reste un point d'honneur pour Lamine qui fait figure  
423 de bouclier pour toute la maisonnée. Lisons, en guise, d'illustration le récit qu'en fait le  
424 narrateur :

425       Quelques temps après la fin de la période de veuvage de sa mère, Lamine se lança dans  
426 des travaux et prouva aux villageois qu'il n'était pas rentré d'Europe les poches vides. Il  
427 rénova et meubla le bâtiment familial, où ne demeuraient plus qu'Arame et ses petits-  
428 enfants, installés beaucoup plus confortablement. Pour lui, Daba et leur fille, Lamine  
429 avait construit un bel appartement en face du logement de sa mère. Depuis son perron, il  
430 gardait toujours un œil paternel sur ses neveux quand ils jouaient dans la cour centrale.  
431 (F. Diome, 2010, p. 232- 233).

432 Respectant les règles de solidarité communautaire, Lamine partage sa richesse acquise en  
433 Espagne avec tous les membres de la famille élargie en lançant un projet viable sur place qui  
434 puisse être prometteur en ce sens. Et c'est après ces premières œuvres que Lamine prépare  
435 son mariage avec tout le faste digne d'un nouveau riche, mais surtout dans le respect de la  
436 tradition. Ainsi, les tantes et les cousines du fiancé Lamine organisent les cérémonies du  
437 mariage de leur neveu sans ménager aucun acte de générosité à l'endroit des griots, griottes et  
438 de toute l'assistance. La narration en rend compte avec minutie :

439       Finalement, le jour venu, il se laissa porter par l'ivresse de l'événement. Mais d'avoir été  
440 longtemps loin du village et de ses coutumes avait aiguisé son regard. Avec une certaine  
441 distance, il observait, analysait. Des détails qu'il n'aurait pas remarqués auparavant lui  
442 sautaient aux yeux. Les dames, tantes, cousines auxquelles revenait l'intendance de la fête  
443 prenaient leur rôle très à cœur. (...). Pour épater les convives, leur montrer que le marié,  
444 leur cousin ou neveu, rentrait d'Europe et ne manquait de rien, elles dépensaient sans  
445 compter. Les griottes s'époumonaient, enchaînaient les louanges et chaque fois qu'elles  
446 vantaient la lignée des conjoints, on les couvrait de billets de banque et de rouleaux de  
447 tissu. (F. Diome, 2010 p. 236).

De toute évidence, les dépenses faramineuses des tantes et cousines de Lamine, témoignent d'une obsession, celle prouver à la communauté que leur famille tutoie désormais l'aisance grâce leur désormais « riche neveu ». De même, les sœurs de Lamine, intendantes légitimes et incontestables de la cérémonie du mariage, se saisissent de l'événement pour rassurer Daba. Leurs manifestations de débauche visent à convaincre de la sécurité financière qui augure une vie paisible et décente au sein de couple. Le faste qui entoura la réception de noce chez Arame vient corroborer notre analyse : « Chez Arame, les cuisinières, escortées par Bougna, servirent à la famille réunie des plats gargantuesques et des cruches de jus. » (F. Diome, 2010, p. 240).

Globalement, la vue panoramique faite sur les venus d'Europe, notamment le venu d'Espagne, Issa et Lamine ressort, au premier constat, que l'Ailleurs tant convoité demeure effectivement l'alternative idoine pour l'insulaire de sortir de la précarité. Partir en vue d'acquérir une indépendance financière et sociale devient, dans l'imaginaire idéologique sérène, un impératif catégorique. Peu importe le prix à payer, car désormais la simple évocation mot « Europe » agit comme un talisman puissant, une formule alchimique qui décèle le trésor.

#### **4. *Inassouvies, nos vies* ou la solitude comme tribut de l'immigration**

Le roman *Inassouvies, nos vies* met en scène une immigrée, Betty, qui du haut de son étage se donne pour mission d'inspecter l'immeuble d'en face pour découvrir la vie qui s'y cache. À l'analyse, la tâche que se donne Betty est un prétexte pour s'occuper et échapper, un tant soit peu, à la morosité à laquelle la solitude l'a confinée. Le récit commence ainsi :

Midi, au balcon du premier étage de l'immeuble d'en face, une vieille dame coupait déjà son fromage, une serviette blanche accrochée à l'encolure de sa robe fleurie. Parce qu'elle parlait beaucoup et souriait sans cesse à son vieux chat roux tigré, Betty la Loupe n'eut pas à se torturer les méninges pour la surnommer la Mère Félicité. Décidément, la dame était trop joyeuse. Le verre sur sa table était trop sombre pour ne contenir que de l'eau. Que disait-elle à son chat ? La même chose que toute mamy en pareilles circonstances, pensa Betty, qui devinait ses propos plus qu'elle ne les entendait. À chaque mouvement de sa bestiole, elle faisait correspondre une phrase guillerette et une intonation particulière (...). Betty se remémora quelques scènes du début de son aménagement dans le quartier. Au nombre de *peut-être* qui essaimaient dans son esprit, la Loupe se rendit compte qu'elle ne se contenterait nullement des maigres expédients qu'offre la vue. Le peu d'informations dont elle disposait, à propos de ceux qu'elle observait, alimentait ses interrogations.

Dans sa tête, des lianes folles poussaient, dopées par l'engrais de son imagination. La curiosité est un maître de ballet qui préfère l'alacrité d'une franche bourrée aux langueurs délicates d'une sarabande. Betty la Loupe voulait éviter les temps morts. (F. Diome, 2008, p. 15).

487 Cet incipit d'un récit à la troisième personne, met en scène Betty, une solitaire endurcie, qui  
488 pour vaincre l'ennui, se complait à fouiner dans la vie d'une vieille dame qui se livre  
489 passionnément à ses activités quotidiennes. La solitude paraît si lourde à supporter pour ce  
490 personnage principal dont le comportement livre au lecteur un pan de la réalité du vécu  
491 quotidien de l'exilé noir en Europe : un être abandonné et sevré de la chaleur fraternelle  
492 d'Afrique qui se sent si seul et découvre à ses dépens la fange de la société européenne  
493 marquée par l'indifférence et l'égoïsme. Tout comme l'auteure, le personnage fouineur est  
494 originaire d'Afrique, d'une île non loin de l'Océan Atlantique : « Betty venait de l'autre bout  
495 de la planète et, depuis son arrivée en France, elle ne manquait jamais les infos : si un  
496 astéroïde géant s'abattait sur mon île natale, l'enfonçant dans l'Atlantique, c'est ainsi que je  
497 l'apprendrais, se disait-elle » (F. Diome, 2008, p. 32).

498 La référence à l'île natale peut être renvoyée à l'île de Niodior qui est explicitement  
499 omniprésente dans *Celles qui attendent* et *Le Ventre de l'Atlantique*, puis de façon implicite  
500 dans *La Préférence nationale*. Ces occurrences confirment l'hypothèse que les quatre romans  
501 de Fatou Diome ont en commun le même espace d'écriture et le même cahier de charge, voire  
502 dans une certaine mesure le même narrateur ou énonciateur. Le lien architextuel est évident.  
503 Qu'elle s'appelle Salie dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Satou dans *La Préférence nationale*,  
504 Betty dans *Inassouvies, nos vies* ou qu'elle soit extradiégétique hétérodiégétique et non  
505 identifiée dans *Celles qui attendent*, il semble que ce soit la même figure féminine qui retrace  
506 ses périples depuis la tendre enfance jusqu'à l'âge adulte.

507 *Inassouvies, nos vies* est un roman qui découvre au lecteur le personnage de Betty dans sa  
508 posture d'immigrée tentant de s'adapter à son nouvel environnement français, plus  
509 précisément à strasbourgeois. Betty se rend à l'évidence qu'elle n'est pas la seule victime de  
510 la solitude, véritable lot commun du monde où elle s'intègre. Sa solitude s'explique au prime  
511 abord par sa transplantation dans le nouvel espace géographique. Comme tout étranger, elle  
512 foule le sol français toute lestée du poids des bagages culturels africains. Elle doit ainsi faire  
513 l'effort de s'accommoder, de s'intégrer. Cela requiert sans doute de nouveaux liens, de  
514 nouveaux réseaux, comme en témoigne son amitié « forcée » avec la vieille dame qui vivait  
515 seule avec sa chatte Tiggra, ainsi que le vieux Salamano chérissait son chien dans *L'Étranger*  
516 d'Albert Camus. Bien qu'étant elle-même célibataire, Salie est la seule femme qui détienne  
517 les secrets intimes et les histoires des couples avoisinants. Ce travail de voyeurisme qu'elle se  
518 plait à faire traduit en vérité sa soif inextinguible de se sentir entourée et d'appartenir à un  
519 ménage plus ou moins chaleureux.

En dehors de Betty, d'autres personnages, chacun à sa manière, expérimentent les tourments de la solitude. Par exemple, la dame du troisième étage, sait cacher son chagrin d'amour. Au quatrième étage, une autre dame, professeuse de français, une romanesque impénitente, languit, recherchant désespérément l'amour de sa vie, telle Emma Bovary rêvant d'un homme raffiné, tout nickel qui réponde à son idéal. Le divorcé du cinquième étage échoue à incliner son cœur à cause de sa négligence langagière, un manquement qui heurte l'objet de la quête amoureuse comme la narratrice le signale :

À vrai dire, il la draguait comme un camion. Or la prof de lettres *intello-écoto-bio* entretenait un petit côté vieille France et nourrissait une admiration sans borne pour les romantiques, qui jugeaient l'éclat d'une rose suffisante pour dire la violence d'une passion. (F. Diome, 2008, p.78).

La professeuse de lettres, nous semble-t-il, est victime de sa propre conception de la *praxis* amoureuse. L'« admiration sans bornes pour les romantiques » et l'inclination outrée pour les « tableaux d'idylles parfaites » que brossent les chefs d'œuvres romantiques, alimentent sa solitude peuplée.

## CONCLUSION

Au terme de cette étude, un constat général se dégage : la plume de Fatou Diome se trouve constamment trempée dans les dédales de l'émigration/immigration que l'on peut considérer comme étant un fléau social de la modernité. Ainsi, tout au long de cette analyse, nous avons démontré comment ce thème transcende l'imaginaire créatif de l'écrivaine et devient le fil d'Ariane qui permet d'entrer dans l'univers romanesque de l'écrivaine. Au total, les quatre œuvres à savoir *La Préférence nationale*, *Le Ventre de l'Atlantique*, *Celles qui attendent* et *Inassouvies, nos vies* que nous avons étudiées ont un dénominateur commun : dire la difficulté d'être soi, car « l'immigré lui-même est tiraillé entre deux rives, le destin de l'immigré l'inscrit toujours dans un double désir ; ceux qu'il a laissés souhaitent le revoir ; ceux qu'il rencontre tentent de le garder. ». Nous avons découvert que les méandres de l'immigration sont le terreau des clichés sociaux qui peuvent éclore et devenir observables à travers les comportements des personnages. Dans cette perspective, notre analyse révèle que l'écriture de Fatou Diome est à lire comme une boutade contre ces clichés et stéréotypes des Blancs sur les Noirs victimes du racisme blanc en Europe, et qui peinent à s'intégrer pleinement dans leur société d'accueil marquée du sceau de la solitude. Bien plus, l'étude a examiné comment l'auteure dénonce la société africaine qui idéalise l'émigration vers l'Europe vue comme une panacée. Au final, il faut retenir que la question du phénomène migratoire engage donc une

556 prise de conscience sereine, et par extrapolation universelle afin d'endiguer les maux qui lui  
557 sont subséquents.

558

## 559 **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

560 DIOME Fatou (2001) : *La Préférence nationale*, Paris, Présence Africaine.

561 DIOME Fatou (2003) : *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière.

562 DIOME Fatou (2008) : *Inassouvies, nos vies*, Paris, Flammarion.

563 DIOME Fatou (2010) : *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion.

564 GOBINEAU Arthur-Joseph (1967) : *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Éditions  
565 Pierre Belfond.

566 HAMON Philippe (1984) : *Texte et idéologie*, Paris, PUF.

567 JELLOUN Tahar Ben (2018) : *Le Racisme expliqué à ma fille*, Paris, Seuil.

568 JOUVE Vincent (2001) : *Poétique des valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France.

569 MERDJI Naima, BENNAMA Mekia 2023, « La voie de la liberté dans la mythification du  
570 football chez Fatou Diome dans *Le Ventre de l'Atlantique* », in *Ridilca*, p. 20-33, Université  
571 Abdelhamid Ibn Badis, Mostaganem, Algérie.